

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^e pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées. format in-4.^o oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes. port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N^{os}. 367 à 385.

P A R I S.

Ce 19 Mars 1813.

Ces dames changent chaque jour de parure, et les bijoux qui leur servent d'ornement varient à l'infini : elles ont passé successivement du corail aux perles, des perles aux turquoises, des turquoises aux diamans : ces messieurs n'ont pas voulu rester en arrière. Les boucles d'argent, jadis si en vogue, font partie du costume des domestiques : les boucles d'or sont le partage des papas. Un jeune homme du bon ton, un élégant par excellence doit avoir sa canne garnie d'acier, son cordon de montre en acier et ses boucles en acier.

Nouvelle preuve qu'il ne faut pas juger de la bonté des choses par le plus ou moins de vogue qu'elles ont. L'acier ne vaudra jamais ni l'or ni l'argent ; et cependant il obtient la préférence : ainsi l'on néglige la bonne comédie pour courir au mélodrame ; ainsi l'on accueille les connoissances d'un jour, et l'on néglige les amis sûrs et fidèles ; ainsi l'on cite, l'on vante la femme en crédit qui, la plupart du temps, a moins de mérite que telle ou telle bonne ménagère qui vit ignorée au sein de sa famille.

~~~~~

*Le Mari de circonstance*, petite pièce en un acte, de Feydeau, est l'ouvrage de M. Planard, pour les paroles, et de M. Plan-tade pour la musique. Ces deux auteurs étoient faits pour s'associer. L'un et l'autre sont connus par des productions légères et gracieuses, et le petit opéra comique qu'ils viennent de donner n'ôtera rien à leur réputation justement méritée. Les rôles principaux de cette pièce devoient être joués par Elleviou et Martin.



Martin seul a paru ; il a joué et chanté à merveille ; mais tous les talens d'un valet peuvent-ils faire oublier la perte récente du maître.

Malgré la passion que toutes nos élégantes et nos petits-maîtres affectent pour la musique italienne , et quoiqu'il soit reçu de ne faire chanter dans un concert que des airs dont personne ne comprend les paroles , cependant il n'est point de grand diner où l'on ne veuille absolument avoir le chanteur par excellence ; et si Boileau renaissait aujourd'hui , il referoit son vers , nous n'aurons , m'a-t-il dit , ni Lambert ni Molière , pour y placer Désaugiers. Ce chanteur , aussi fécond que spirituel , n'a pas recherché la célébrité. Ce n'est pas pour s'être montré chaque jour en public qu'on désire le voir chaque jour : sa vogue est le résultat de l'effet qu'il produit par une gaieté aimable et soutenue. Il a beaucoup de prôneurs , beaucoup de vrais amis , et point d'envieux ; parce que tout le monde sent qu'en le mettant en crédit , la mode n'a fait que payer un juste tribut au talent.

#### LE CENTYEUX.

*Marion* n'a fait que paroître et disparaître ; il est à présumer que l'on comptoit peu sur la pièce , puisqu'aucun des premiers sujets n'y jouait. A la vérité , *Mademoiselle Cuisot* représentoit *Marion* ; mais elle l'a peu fait valoir. L'auteur a donné une grande preuve de mémoire en lui faisant chanter ce quatrain sur les maux de l'amour :

- « L'Allemand se console à table ,
- « L'Italien est désolé ;
- « L'Espagnol est inconsolable ,
- « Le Français est tout consolé. »

Si *Piron* pouvoit voir nos pièces nouvelles , il useroit son chapeau.

Le *Temporisateur* a eu le même sort à l'Odéon que *Marion* aux Variétés. Avec un caractère plus intéressant et mieux dessiné , une action plus vive et un style plus correct , cette comédie en 3 actes et en vers auroit pu réussir. Il est douteux qu'on en risque une 2<sup>me</sup>. représentation.

#### LA ROMANCE.

.... Ces tristes accords , cette voix touchante retentissent encore dans le fond de mon cœur. ....

Je rentre toujours tard. Je dors peu. Hier à minuit j'étois sur le boulevard. Les sons d'une harpe viennent frapper mon oreille.



Je m'arrête , et j'entends ces paroles chantées avec une expression déchirante.

Mes jours longtemps des jours de fête  
Se sont changés en jours de deuil.  
J'ai déposé sur un cercueil  
Les roses qui paroient ma tête.  
Mes jours longtemps des jours de fête  
Se sont changés en jours de deuil.

J'ai tout perdu , plus d'espérance ,  
Le sort a trompé tous mes vœux.  
Le sort a rompu tous les nœuds  
Qui m'attachoient à l'existence.  
J'ai tout perdu , plus d'espérance ,  
Le sort a trompé tous mes vœux.

C'étoit une jeune femme qui chantoit. Sa voix par degrés s'étoit affoiblie. Après ce couplet elle se tut. Ses larmes et ses sanglots l'empêchèrent de poursuivre. . . .

Infortunée ! as-tu donc été privée de tous les êtres qui t'étoient chers ? Pleures-tu la perte d'un époux ou d'un fils ?

Hélas ! tous deux peut-être à la fois ont été ravis à ton amour. Alors, plus de soutien, plus de consolation sur la terre. Oui, tu es bien à plaindre. Femme intéressante, ah ! je conçois tout ton malheur. Ta douleur ne sera de longtemps moins amère et moins vive. . . . Elle ne s'éteindra jamais. . . .

Comme tout devient indifférent dans la nature. La foule, le bruit, les affaires, rien ne distrait, rien n'attache.

On veut fuir les lieux qui rappelleroient de trop doux souvenirs. On craint l'éclat d'une affliction que l'on ne sauroit comprimer et qui trouverait des censeurs. . . . Car, que respectent-ils ? à quels sentimens ne font-ils pas la guerre ? . . .

Mais on revient sans cesse et malgré soi vers les lieux qui furent témoins des jeux d'un enfant chéri. . . . Ils n'offrent plus que deuil et que solitude. Au milieu du monde on ne vit que de regrets. . . .

LE RÔDEUR.

## NÉCROLOGIE.

### *Fragment d'une notice sur Madame de Parny.*

*Madame de Parny*, si célèbre sous le nom de *Mademoiselle Contat*, naquit à Paris, le 7 avril 1760, et débuta au Théâtre-Français le 3 février 1776 . . . . .

Elle étoit en possession de l'emploi des *Grandes Coquettes*, quand *Beaumarchais*, qui ne faisoit rien comme un autre, et souvent n'en faisoit pas plus mal pour cela, conçut l'idée de lui confier un rôle de *soubrette*. Cette innovation eut tout



le succès qu'il en attendoit. En changeant d'emploi, loin de paroître déplacée, l'actrice prouva que la souplesse est un des attributs du talent supérieur. Le public ne se lassait pas d'applaudir les mêmes grâces qui se reproduisoient sous d'autres formes, et l'auteur lui-même ne trouvait pas assez d'éloges pour cette *Suzanne*, plus spirituelle et plus séduisante encore que celle qu'il avoit imaginée.

Le talent de *Mademoiselle Contat* s'étoit élevé dès-lors à une hauteur qu'on ne pouvoit pas dépasser, et dont il n'est pas descendu. C'est en variant ce talent par l'emploi qu'elle en fit dans des rôles de caractère si différens, que depuis elle parut tant de fois supérieure à elle-même. Pour se faire une idée de la flexibilité de ses moyens, qu'on se la représente dans la *Cocquette corrigée*, dans la *Julie du Dissipateur*, dans *Madame de Volmar* du *Mariage Secret*; enfin dans *Madame Evrard* du *Vieux Célibataire*; rôles si divers qu'elle créa ou rajeunit avec une intelligence et une originalité égales à celles qu'elle avoit déployées dans le *Mariage de Figaro*. Son talent se formoit d'un mélange enchanteur de grâces et de dignité, de finesse et de décence, de profondeur et de légèreté, de sensibilité et de malice, qualités rehaussées par une figure ravissante. Par son originalité elle donnoit à tout une physionomie nouvelle : par son intelligence elle tiroit parti de tout, et parce qu'elle savoit comprendre tout, elle faisoit tout comprendre. L'habileté de son jeu, la finesse de sa diction éclaircissoient avec tant d'art les rôles les plus obscurs, que les esprits les moins déliés la suivoient dans toutes les sinuosités où quelques-uns de nos auteurs comiques s'engagent trop souvent, et s'étonnoient d'entendre avec elle ce qui, la veille ou le lendemain, avoit été ou redevenoit inintelligible pour eux.

Des trente-quatre ans qu'embrasse sa carrière théâtrale, vingt-quatre ont été une série de triomphes.

Rien n'égalait le charme de sa conversation brillante ou solide, grave ou légère, suivant que la circonstance le commandoit. Son esprit naturel étoit fortifié par une grande instruction qu'elle n'a due qu'à elle-même.

Du premier coup-d'œil elle saisissoit les objets sous les rapports les plus piquans, son élocution avoit la rapidité de sa pensée, et les traits les plus ingénieux lui échappoient avec une promptitude égale à la facilité avec laquelle ils étoient conçus. Ces traits n'étoient pas toujours dénués de malice, mais cette malice ne partit jamais de l'ame.

Six semaines avant sa mort, elle jeta au feu, malgré l'opposition d'un témoin, un recueil assez considérable d'ouvrages en vers et en prose échappés à sa plume, et qu'elle anéantissoit parce qu'ils contenoient quelques traits de satire personnelle ;



exemple remarquable dans un temps où nous sommes inondés d'injures léguées par testament. . . . .

La générosité dominoit dans le caractère de *Madame de Parny*, générosité qui changeoit quelquefois en fierté vis-à-vis du fort, mais qui, à l'égard du foible, ne fut jamais que de la prévenance et de la bonté. Son cœur, susceptible des affections les plus vives et du dévouement le plus absolu, n'étoit retenu dans ses élans par aucune considération. L'auteur de cette notice n'a dû la liberté et la vie, peut-être qu'à des démarches qu'elle fit en exposant sa liberté et sa vie. Le fait suivant achèvera de la faire connoître.

En 1789, la reine s'étant déterminée à aller à la Comédie-Française, demanda, par des motifs particuliers, une représentation de *la Gouvernante*, et fit savoir à *Mademoiselle Contat* qu'elle souhaitoit lui voir remplir dans cette pièce le principal rôle, qui n'était ni de son âge ni de son emploi. Il falloit apprendre près de sept cents vers; on n'avait que vingt-quatre heures pour se mettre en mesure, *Mademoiselle Contat* promit de faire l'impossible et tint parole.

*J'ignorois*, écrivit-elle à la personne qui lui avoit fait connoître les desirs auxquels elle s'étoit empressée de satisfaire : *j'ignorois où étoit le siège de la mémoire, je sais à présent qu'il est dans le cœur*. Le cœur n'a jamais eu plus d'esprit. Cette lettre, publiée par ordre de la reine, faillit bientôt après coûter la vie à l'excellente femme qui l'avoit écrite.

Echappée à la proscription, douée de la complexion la plus forte, exempte d'infirmités, *Madame de Parny* sembloit devoir atteindre à la veillesse la plus reculée, quand elle fut frappée de la seule maladie qu'elle ait éprouvée, et cette maladie était incurable. . . . .

Après cinq mois de souffrances, adoucies par les soins les plus tendres et les plus constans, elle expira uniquement occupée de ses enfans et de ses amis. Ni les uns ni les autres n'ont été ingrats : un cortège nombreux a suivi sa triste dépouille jusqu'au lieu où elle repose. Une égale douleur oppressoit tous les cœurs et se lisoit sur tous les visages. Des larmes, des sanglots ont été son oraison funèbre; et cette réunion d'hommes, presque tous étrangers les uns aux autres, et cependant rapprochés par une affection commune, ne s'est séparée que lorsque cette terre, qui ne doit plus être remuée, a recouvert entièrement ce qui reste d'une des plus belles, des plus spirituelles et des meilleures créatures qui aient jamais existé.

A. V. A.

#### CADEAUX QUI COUTENT CHER.

Nos pères, au jour de leur fête, s'offroient mutuellement des fleurs, ou quelques légers ouvrages de leur esprit ou de



leurs mains : tout le prix était dans le souvenir et dans l'attention.

Dans le siècle des spéculations, ce n'est plus de même : l'attention, le souvenir, ne sont rien, s'ils ne sont accompagnés de riches présents.

Cet usage ruineux (dont plus d'un mari doit se plaindre avec raison) a surtout été mis en crédit de nos jours par certaines dames qui n'ont pour les dépenses de leur toilette qu'une rente de 1000 ou 1200 fr.

C'est à cette somme que Linval a fixé la pension qu'il fait à sa femme ; mais madame a des vues plus vastes : un excès de modestie est ridicule ! Il lui faut au moins deux mille écus ! Laura, Coralie, Ernestine, qu'elle voit tous les jours, ont des cachemires, des fourrures, des perles, des diamans ; pourquoi n'en auroit-elle pas aussi ? La fortune de Linval ne le permet point. Madame s'en inquiète peu ; elle veut briller, n'importe à quel prix.

Pour parvenir à son but, elle a des *bonnes amies* (que je pourrais appeler plus proprement des compères) qui, au jour de sa fête, lui offrent tout ce que son mari craint de lui donner... Il seroit bien maussade s'il l'empêchoit d'accepter les dons d'une amitié *délicate* : il remercie avec elle. . . . . Mais les fêtes des *bonnes amies* arrivent à leur tour. . . . ; et pour ne pas froisser toutes les bienséances, manquer à tous les égards, le pauvre Linval est obligé de payer en détail tous les cadeaux faits à madame.

Au moyen de cette *contribution indirecte*, il voit que le cachemire, le witz-chouras, le peigne, enrichi de diamans, donnés si *délicatement* à sa femme, lui coûtent plus de 12,000 fr. Il regrette alors de n'avoir pas traité avec elle à 6000 fr., en lui interdisant de recevoir aucun présent de ses amies.

Il maudit les fêtes, les cadeaux, les usages. . . les. . . Et qui ne les maudiroit pas à pareil prix ?

L'OBSERVATEUR.

#### BONS MOTS

Extraits de l'*Arnoldiana* (1).

Le lord Craffort, grand adorateur des vierges de l'Opéra, faisoit le dévot et se ruinoit au jeu. Sophie lui dit un jour. « *Milord, vous ressemblez aux Bons-Christiens d'hiver ; vous mûrirez sur la paille.* »

Mlle. Laville étoit une fort jolie personne à laquelle un jeune artiste de l'Opéra enseignoit la musique vocale. Cet artiste vanitoit un jour à Sophie les charmes de son écolière : « *Ah ! fripon, lui dit-elle, je gage qu'en donnant vos leçons vous avez un œil au chant et l'autre à la ville.* »

(1) Un volume in-12 de 380 pages, prix, 3 francs 50 centimes, et, port franc, 4 francs 50 centimes ; à Paris, chez Gérard, libraire, rue St.-André-des-Arcs, n.º 59. (Camiento de Madrid)



Poinsinet venoit quelquefois au cercle de Mlle. Arnould, et il apportoit toujours des vers de sa façon dont il s'imaginait régaler l'assemblée. Sophie voyant que ses lectures soporifiques étoient peu goûtées, dit à quelqu'un : *« Les vers de Poinsinet ont le sort des enfans gâtés ; leur père est le seul qui les aime. »*

Mlle. Cléophile sortit de chez Audinot pour entrer à l'Opéra ; elle appartenait en 1773 au comte d'Aranda, qui lui donnoit trois cents louis de fixe par mois ; ce qui la mit dans le cas de représenter convenablement. Cette nymphe, qui avoit le regard un peu rude, ayant fait faire son portrait, conduisit Mlle. Arnould, chez son peintre. L'artiste dit à celle-ci : Croiriez-vous, Mademoiselle, que je suis amoureux de mon modèle ? — *« En ce cas, répondit Sophie, faites-lui donc les yeux doux. »*

Un danseur entretenoit une jeune figurante dont la complexion étoit fort maigre, et lorsqu'il étoit avec elle il ne l'appeloit jamais que *mon chou*. Ce mot, souvent répété fit dire à Sophie : *« Il paroît que cet homme-là ne fait pas ses choux gras. »*

Un jeune Mousquetaire qui croyoit sans doute que l'amour tient lieu de tout, faisoit une cour assidue à une jolie danseuse, mais dont le cœur ne s'ouvroit qu'avec une clef d'or. Un jour qu'il se plaignoit de n'obtenir de la belle que de vaines promesses, Mlle. Arnould lui dit : *« Il faut être bien novice pour ignorer que l'amant qui ne dépense qu'en soupirs, n'est payé qu'en espérances. »*

Elle assistoit à une partie de pêche où il se trouva un de ces bavards ennuyeux qui se croient propres à tout, et qui ressemblent en tout à la mouche du coche. Cet homme s'approcha de Mlle. Arnould, et lui demanda avec sa loquacité ordinaire, la permission de pêcher avec elle : *« Eh quoi ! Monsieur, repartit Sophie, vous voulez pêcher, et vous n'avez pas le filet. »*

D'Alembert étoit bâtard de M<sup>me</sup>. de Tencin, comme Mlle. Lespinasse étoit bâtarde du cardinal de Tencin. Identité d'origine et espèce de parenté, première cause des liaisons de ces deux personnages qui s'étoient connus chez M<sup>me</sup>. du Deffand, où Mlle. Lespinasse avoit fait son apprentissage de bel-esprit. Mlle. Arnould, qui tenoit aussi bureau d'esprit, recevoit souvent la visite de Marmontel. Un jour, cet académicien vantoit avec chaleur Mlle. Lespinasse — *Vous en parlez en amant*, lui dit Sophie. — *On peut s'y tromper ; l'amitié n'est-elle pas la sœur de l'amour ?* — *Je le crois*, reprit-elle, *mais ce n'est pas du même lit.*

Un jour qu'elle avoit déployé dans un cercle brillant toutes les grâces de son esprit, une dame, connue par son amabilité, lui dit avec enthousiasme : — *Jamais, Mademoiselle, je*



n'ai entendu parler avec autant de charmes. — *Madame n'est donc pas une femme qui s'écoute ?* répondit-elle.

Le poète Barthe avoit autant de ridicules que d'esprit, et l'on s'amusoit souvent à ses dépens. Un jour qu'il se fâchoit des épigrammes qu'on lui lançoit : « *Calmez-vous*, lui dit Mlle. Arnould, *ne savez-vous pas que ce n'est qu'aux arbres à fruit que les oursiers jettent des pierres.* »

Pendant le cours d'une discussion politique où l'on s'épuisoit devant elle en projets sur le bien, sur le bonheur public, grands mots qui revenoient sans cesse à la bouche des interlocuteurs, survient M. L., amateur passionné des arts : « *Que vous arrivez à propos*, lui dit-elle, *on agite ici la question du beau idéal ; je compte sur votre avis.* »

La disette étoit si grande en 1795, que le peuple de Paris fut réduit à de faibles rations de pain. On chantoit alors dans tous les spectacles *le Réveil du peuple*. Un jour qu'à l'Opéra on demandoit à grands cris *le Réveil du peuple*, elle dit tout bas à un de ses amis qui crioit comme les autres : « *Ne l'éveillez pas ; qui dort dine.* »

Dans la notice qui précède l'*Arnoldiana*, on lit que cette actrice étoit misérablement logée, en 1797, chez un perruquier de la rue du Petit-Lion, il falloit ajouter : *St.-Sauveur*.

Page 319, il est question du docteur *Guibert de Préval* : ce médecin se nommoit *Guillebert de Préval*.

Nous ne ferions pas ces minutieuses remarques, si l'*Arnoldiana* ne devoit être incessamment remis sous presse. Ce recueil de bons mots a une vogue prodigieuse.

#### MODES.

Un tulle uni, plissé à plis ronds près du bord des chapeaux, est un ornement qui devient à la mode. Nous avons dit près du bord, et non sur le bord. Les fleurs sont toujours les mêmes, c'est-à-dire, du lilas, des jacinthes et des roses. On fait des chapeaux de tulle. Le blanc est toujours la couleur dominante ; le rose vient ensuite, puis le vert, puis le jaune. Le lilas et le gros bleu ne s'emploient que comme garnitures. On met des liserés lilas sur du vert, et des liserés gros bleu sur du jaune. Les garnitures des robes parées semblent devenir de jour en jour plus hautes ; il y a de ces robes qui ont jusqu'à cinq ruches. Le haut se garnit toujours d'une blonde : on y ajoute une petite ruche de tulle sur le bord de la coulisse.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1299.

Aujourd'hui 20, paroissent les Gravures de Meubles 371 et 372.

Dans le dernier numéro, page 120, ligne 22, au lieu de : *le ressort est d'or, et l'étoffe de velours*, il falloit : *le ressort est d'or, et l'étoffe, du velours.*